
Laura Bellini
Orange amère, doux retour
Elle ne reviendra pas pour sauver la vie de quelqu'un d'autre

Orange amère, doux retour

Elle ne reviendra pas pour sauver la vie de quelqu'un d'autre

Laura Bellini

ROMANS

ISBN: 9788384901618

ALL-IN Rafał Płonkowski

TABLE DES MATIÈRES

INTRO 4
Chapitre 1 - Les conditions du retour 12
Chapitre 2 - Le goût des non-dits 23
Chapitre 3 - Ce qu'on ne peut pas enfermer dans un flacon 36
Chapitre 4 - Tout ce que nous n'avions pas dit 47
Chapitre 5 - Le droit de dire non 59
Chapitre 6 - Le goût du premier baiser 69
Chapitre 7 - Entre le désir et la promesse 80
Chapitre 8 - Là où l'on n'a rien à prouver 92
Chapitre 9 - Le prix d'une décision 106
Chapitre 10 - Quand nous cessons de faire semblant 116
Chapitre 11 - L'intimité a ses limites 127
Chapitre 12 - La vérité cachée dans le calendrier 137
Chapitre 13 - On ne peut pas tout sauver 148
Chapitre 14 - La vérité qu'on ne peut pas remettre à plus tard 159
Chapitre 15 - Tout ce qu'il ne m'avait pas dit 168
Chapitre 16 - La distance dont nous avons besoin 179
Chapitre 17 - Ce qui m'appartient 190
Chapitre 18 - L'amour sans dette à rembourser 200
Chapitre 19 - Ce qui demeure 212
Chapitre 20 - Le doux retour 224

INTRO

J'avais cueilli la première orange avant même de me rappeler que je n'avais plus le droit de me comporter ici comme si j'étais chez moi.

Sa peau était fraîche, légèrement rugueuse, parsemée de minuscules points sombres. Je portai le fruit à mon nez, fermai les yeux et enfonçai l'ongle près du pédoncule. Une note vive et verte s'en échappa, suivie de l'amertume de la membrane blanche et de quelque chose de presque floral. Je connaissais cette odeur mieux que la route qui menait de Valence au verger. Pendant sept ans, j'avais essayé de la recréer dans des laboratoires de Varsovie, de Grasse et de Barcelone. Il manquait toujours un élément.

À présent, je savais lequel.

L'air d'un endroit où l'on n'était pas obligé de faire semblant que tout allait bien.

— Tu voles des oranges ou tu prélèves des échantillons pour tes recherches ?

La voix venait de derrière mon épaule droite. Grave, calme, avec cette même nuance d'amusement agaçante dont je me souvenais, du temps où une seule de ses phrases suffisait encore à me désarmer.

Je ne me retournai pas immédiatement.

Pendant sept ans, j'avais imaginé mes retrouvailles avec Lucjan Borek d'au moins vingt façons différentes. Dans la plupart de ces scénarios, j'étais impeccable, je lançais une réplique cinglante et je repartais avant qu'il ait le temps de répondre. Dans aucun je ne portais une chemise en lin

poussiéreuse, les cheveux attachés avec un élastique trouvé à l'aéroport, une orange à la main.

— Ça dépend. Tu comptes m'envoyer une facture ? répondis-je.

— Pour le fruit ou pour les souvenirs ?

Ce fut seulement alors que je me retournai.

Il se tenait à quelques mètres de moi, sous un arbre dont les branches ployaient sous le poids des fruits mûrs. Il avait trente-neuf ans, les cheveux sombres coupés plus court qu'autrefois et une barbe de plusieurs jours. Sa chemise blanche aux manches retroussées semblait trop élégante pour travailler dans un verger, mais l'un de ses poignets était déjà taché de terre. Il ne ressemblait pas à l'homme de la dernière photographie que j'avais aperçue par hasard sur Internet. Il paraissait plus fatigué. Et infiniment plus réel.

Le pire, pourtant, c'était qu'il savait toujours exactement comment me regarder.

Pas comme une femme qu'il n'avait pas vue depuis sept ans. Plutôt comme quelqu'un qui serait sorti quelques instants dans la pièce voisine et qui viendrait de revenir, alors que notre conversation n'était pas encore terminée.

— Les souvenirs m'ont déjà coûté assez cher, dis-je.

Son sourire disparut.

Pendant quelques instants, nous n'entendîmes plus que les insectes et le bruit lointain des voitures sur la route qui serpentait derrière la colline. Le soleil était bas, répandant une lumière couleur de miel entre les rangées d'arbres. Valence se trouvait quelque part derrière nous, avec ses restaurants, ses hôtels et ses habitants qui ignoraient qu'à

trente kilomètres de là, un simple regard pouvait encore vous faire perdre pied.

— Jowita, finit-il par dire. Je ne savais pas que tu arriverais aujourd'hui.

— C'est sans doute la seule chose que personne ne t'a dite.

Il remarqua la valise posée près du chemin de gravier. Puis son regard se déplaça vers mon sac d'échantillons et la mallette métallique dans laquelle je transportais mes touches à sentir, mes pipettes et mes flacons hermétiquement fermés.

— Tu es venue travailler.

— Je suis venue vérifier si les matières premières conviennent au projet. Ce n'est pas la même chose.

— Pour moi, ça se ressemble.

— C'est précisément pour ça que nous ne faisons plus d'affaires ensemble depuis des années.

Il ne répondit pas tout de suite. À la place, il s'approcha de l'arbre voisin et écarta une branche qui obstruait un passage étroit. Ce geste éveilla en moi quelque chose de plus troublant encore que son visage. Lucjan avait toujours remarqué ce à quoi les autres ne prêtaient aucune attention. Un bouchon de bouteille mal vissé. Un caillou dans une chaussure. L'instant précis où le silence cessait d'être reposant et commençait à ressembler à de la solitude.

Autrefois, je considérais cette attention comme la plus belle forme d'amour.

Puis j'avais découvert qu'on pouvait comprendre les besoins de quelqu'un et choisir malgré tout de faire passer les siens en premier.

J'étais arrivée à Valence avec un programme précis. Trois semaines pour élaborer une première composition olfactive destinée à la marque familiale Borek, signer un contrat de licence et rentrer à Varsovie, où m'attendait un local que j'avais loué pour ouvrir mon premier atelier indépendant. Vendredi, je devais verser un acompte pour son équipement. Un mois plus tard, je comptais inaugurer un atelier dans lequel personne ne pourrait prétendre que je devais ma position au bon nom de famille ou au bon homme.

J'avais travaillé pendant douze ans pour que mon nom suffise à lui seul.

Et voilà que je me retrouvais dans le verger de Lucjan, une orange à la main, avec des souvenirs qui n'avaient manifestement aucune intention de respecter mon emploi du temps.

— Ma mère m'a dit que tu avais accepté la mission, déclara-t-il.

— J'ai accepté d'en discuter. Le projet dépendra des conditions.

— Tu tiens toujours à tout mettre par écrit ?

— Ça aide à distinguer une promesse d'un engagement.

Il accepta ma réponse sans protester, mais je vis ses doigts se resserrer autour de la branche. Une image surgit de ma mémoire : ses mains, des années plus tôt, appuyées contre le plan de travail de la cuisine de notre appartement en location. Ce jour-là aussi, il était resté silencieux. Je lui annonçais qu'on m'avait proposé un poste à Grasse. Il m'expliquait pourquoi il ne pouvait pas quitter le verger. Nous avions tous les deux raison, et pourtant nous avions tous les deux perdu quelque chose que nous n'avions jamais réussi à retrouver.

— J'aimerais que tu voies l'ancien bâtiment de transformation, dit-il enfin. Avant de prendre ta décision.

— Pourquoi ?

— C'est là que nous prévoyons d'installer le laboratoire de parfumerie. Nous pourrions réutiliser une partie des anciens équipements.

Il me prit au dépourvu. Les documents envoyés par sa mère décrivaient une gamme de produits fondée sur les arômes naturels, l'histoire du verger et un projet de petite collection de parfums d'intérieur. Il n'y était aucunement question d'un laboratoire sur place.

— Ce n'était pas mentionné dans le cahier des charges.

— Je sais.

— Pourquoi ?

Pendant un instant, il observa les oranges suspendues au-dessus de ma tête.

— Tout n'a pas encore été décidé.

Je détestais ce genre de réponse. Surtout venant de lui.

— Lucjan, si vous attendez de moi que je mette au point une formule, je peux le faire. Mais si vous souhaitez que j'organise la production, il faudra discuter d'un autre périmètre de mission et d'un autre budget.

— Je veux d'abord te montrer les lieux.

Il avait parlé doucement, sans chercher à me forcer la main. Pourtant, cela me semblait terriblement familier. Autrefois aussi, il commençait par de petites demandes, avant que je découvre que chacune dissimulait tout le poids de ses obligations familiales.

Je glissai l'orange dans mon sac. Je pouvais refuser et retourner à l'hôtel, mais c'était précisément pour cela que j'avais pris l'avion : évaluer ce qu'il était possible de créer à partir de cet endroit sans lui abandonner une nouvelle fois ma propre vie.

— Tu me montreras le bâtiment demain à neuf heures, décidai-je. Aujourd'hui, j'ai besoin de prélever mes échantillons et de me reposer.

Il acquiesça.

— D'accord. Tu veux que je te raccompagne en ville ?

— J'ai loué une voiture.

— Alors laisse-moi au moins t'aider avec ta valise.

— Je me débrouillerai.

Il retira la main qu'il avait tendue. Sans soupir, sans regard vexé. Ce changement minuscule me déconcerta davantage que n'importe quelle dispute. Autrefois, Lucjan ne comprenait pas pourquoi je refusais son aide alors que nous aurions pu accomplir tant de choses ensemble. À l'époque, je n'avais pas su lui expliquer que, parfois, je voulais simplement être certaine de pouvoir faire quelque chose toute seule.

Je m'engageai sur le chemin en direction du parking. Après quelques pas, je m'arrêtai devant une caisse en bois remplie d'oranges écartées lors du tri. La plupart présentaient de petites taches. L'une d'elles était fendue, laissant apparaître une pulpe brillante dans la lumière de l'après-midi.

— Vous ne les jetez toujours pas ? demandai-je.

— Pas toutes. Une partie sert à faire de la marmelade. Le reste part au compost.

Je ramassai le fruit fendu et examinai son écorce.

— Ce sont souvent celles qu'on ne peut pas vendre qui ont l'odeur la plus intéressante.

— Je sais. C'est toi qui me l'as appris.

Je levai les yeux vers lui. Il avait dit cela sans la moindre ironie, comme si ces sept années ne nous avaient pas retiré le droit de nous souvenir aussi des bonnes choses.

C'est alors que je remarquai une camionnette de livraison garée derrière la clôture. Le logo d'une entreprise de transport figurait sur ses portières et quelqu'un avait collé à côté une feuille portant l'inscription « DEVOLUCIÓN » en lettres rouges. Retour de marchandise. Près des caisses, des documents étaient maintenus au sol par une pierre pour les empêcher de s'envoler. Lucjan suivit la direction de mon regard et referma le portillon, me cachant la vue.

— Des problèmes de livraison ? demandai-je.

— Ce sont des choses qui arrivent.

— Avec un volume de production aussi limité ?

— Jowita, tu n'as vraiment pas besoin de t'occuper de ça.

Il avait raison. Je n'y étais pas obligée.

Et pourtant, j'avais perçu dans sa voix quelque chose que je ne lui connaissais pas autrefois. De l'incertitude. L'homme qui avait toujours su comment sauver une saison supplémentaire semblait, cette fois, ne pas avoir de réponse toute prête.

Je sortis les clés de voiture de mon sac. Pendant quelques instants, je les fis tourner entre mes doigts, me demandant pourquoi j'avais soudain tellement envie de lui demander s'il allait bien.

À la place, je déclarai :

— Demain, neuf heures. Et prépare toutes les informations nécessaires à notre discussion. Pas seulement celles qui présentent bien dans un diaporama.

— Je le ferai.

J'allais partir lorsqu'il reprit la parole.

— Jowita ?

Je tournai la tête.

— Je suis heureux que tu sois revenue.

Plus tard, je restai plusieurs minutes dans ma voiture garée, sans démarrer le moteur. Sur mes genoux reposait l'orange que j'avais cueillie en arrivant. Son écorce avait laissé sur mes doigts une odeur fraîche, amère et insupportablement familière.

Je savais comment en faire un parfum. Je savais aussi comment signer un contrat, fixer des limites et rentrer à Varsovie comme prévu.

La seule chose que je ne comprenais pas, c'était pourquoi une simple phrase de Lucjan m'avait donné envie de retrouver, non pas cet endroit, mais la femme que j'avais été à ses côtés avant de commencer à craindre qu'en l'aimant, je finisse par cesser d'être moi-même.

Cette fois, serais-je capable de le laisser s'approcher de moi sans lui abandonner pour autant ma propre vie ?

Chapitre 1 - Les conditions du retour

Le lendemain matin, j'arrivai au verger vingt minutes avant l'heure convenue. Pas parce que je voulais voir Lucjan plus tôt. Simplement parce que, lorsqu'on travaille avec les odeurs, le matin est le moment le plus honnête de la journée. Avant que le soleil ne réchauffe la terre et que la poussière n'envahisse l'air, on peut distinguer des nuances qui disparaissent ensuite sous le poids de la chaleur. Je me garai près d'un muret de pierre et ouvris le coffre. Ma mallette métallique contenant les échantillons se trouvait à côté de mon sac d'ordinateur. Tout était préparé, classé et étiqueté. L'ordre était l'une des rares choses sur lesquelles je pouvais toujours compter.

Un message de Marta m'attendait sur mon téléphone. Elle m'accompagnait dans les préparatifs de l'ouverture de mon atelier à Varsovie. À vrai dire, nous n'étions pas encore officiellement associées. Elle possédait une solide expérience dans la gestion de petites marques, tandis que j'apportais mes formules et un nom reconnu dans le secteur. Ensemble, nous voulions créer un atelier qui ne fabriquerait pas des parfums pour répondre aux attentes des autres.

« Le propriétaire du local a repoussé à vendredi la date limite pour confirmer la réservation. Tout est toujours bon ? »

Je répondis : « Oui. Je rentre comme prévu. »

Je contemplai quelques instants les mots que je venais d'envoyer. Trois semaines. C'était exactement le temps que je comptais consacrer à la marque familiale Borek. Peu importait l'allure de Lucjan dans la lumière du matin ou le fait qu'il se souvienne encore que je détestais le café sucré.

— Tu es en avance.

Il se tenait devant l'entrée de l'ancienne usine de transformation, deux gobelets en carton à la main. Il portait une chemise bleu marine, un pantalon sombre et des chaussures qu'il n'hésitait pas à abîmer sur les chemins pierreux. Il paraissait plus reposé que la veille, mais la fine ride entre ses sourcils racontait une autre histoire.

— J'aime savoir ce qui m'attend avant que tout le monde commence à m'expliquer ce que je suis censée voir.

— Certains appelleraient ça de la méfiance.

— D'autres considéreraient la ponctualité comme une marque de respect.

Il me tendit un gobelet.

— Noir. Sans sucre.

J'acceptai le café avant d'avoir décidé si je devais le faire.

— Tu t'en souviens.

— Je n'ai pas tout oublié.

Je ne répondis pas. Je bus prudemment une gorgée, laissant l'amertume du café détourner mon attention de la manière dont il avait prononcé cette dernière phrase. Lucjan ouvrit la lourde porte en bois et me laissa passer devant lui.

À l'intérieur flottait une odeur de pierre fraîche, de vieux bois et d'écorces d'agrumes qui, au fil des années, avaient imprégné les murs. La lumière pénétrait par de hautes fenêtres, révélant des rangées de machines inutilisées. Des tables en acier longeaient un mur, tandis que des étagères en bois chargées de bouteilles vides occupaient l'autre. Le bâtiment avait du potentiel, même s'il exigeait davantage de travaux que ne le laissait entendre la présentation envoyée par la mère de Lucjan.

— Autrefois, nous fabriquions ici les marmelades et les sirops, expliqua-t-il. Ensuite, nous avons transféré la production dans un nouveau local près de l'entrepôt. Ce bâtiment est resté vide.

— Et maintenant, tu veux le transformer en laboratoire ?

— En atelier. Nous n'avons pas besoin d'un laboratoire industriel.

Je posai ma mallette sur une table et examinai l'installation électrique.

— Il vous faut une ventilation adaptée, un contrôle de la température, un espace de stockage pour les matières premières et un poste séparé pour les essais. Ce n'est pas une question de vocabulaire.

— C'est précisément pour cela que je voulais que tu viennes.

— Pour que je te dise combien de choses il faut changer ?

— Pour que tu me dises comment bien faire les choses.

Il n'y avait aucune condescendance dans sa voix. Cela compliquait la conversation, car je m'étais préparée à devoir défendre mes compétences, pas à les voir reconnues sans réserve.

Je sortis mon carnet et commençai à noter mes observations. Lucjan ne m'interrompit pas. Il s'approcha d'une fenêtre, releva l'un des stores et ouvrit un battant pour laisser entrer l'air. Une odeur de feuilles humides et de terre qui commençait à se réchauffer envahit la pièce. Pendant un instant, l'endroit m'évoqua moins un site de production qu'un lieu où quelqu'un pourrait tout recommencer.

— Je veux créer le parfum du verger, déclarai-je. Pas celui de l'orange. C'est une différence fondamentale.

— Explique-moi.

Je posai les mains sur la table.

— Dans la parfumerie, l'orange évoque généralement quelque chose de simple. La fraîcheur, la douceur, les vacances. Le client sent le parfum et comprend immédiatement ce qu'il est censé ressentir. Mais ce verger sent autre chose. Il y a l'amertume des feuilles, la poussière des chemins, le bois des caisses et la fraîcheur de l'ancienne usine. Je veux que la composition possède le caractère d'un lieu qu'on ne pourrait confondre avec aucun autre.

— Même si elle ne plaît pas à tout le monde ?

— Surtout dans ce cas.

Lucjan esquissa un sourire.

— Ça te ressemble.

— J'espère que tu parles de mes compétences.

— Je parle du courage de ne pas faire semblant d'être quelqu'un de plus accommodant.

Pendant un instant, je ne sus quoi répondre. Des années auparavant, ce même homme m'avait reproché mon entêtement lorsque je refusais de soumettre mes projets aux besoins de sa famille. À présent, il parlait de ce trait de caractère avec admiration. J'ignorais s'il avait réellement changé ou s'il avait simplement appris à choisir les mots appropriés.

— Passons aux choses concrètes, proposai-je. J'ai besoin d'informations complètes sur le budget, le calendrier et la production. Il manque des éléments dans les documents.

Lucjan désigna un petit bureau derrière une porte vitrée. Sur la table se trouvaient des classeurs, des échantillons d'emballages et un panneau portant le nom de la marque familiale. Je m'assis en face de lui, ouvris mon ordinateur et affichai ma proposition préliminaire de collaboration.

— Trois semaines pour définir la direction olfactive. Ensuite, six semaines pour les tests de stabilité, la documentation et la mise au point de la formule avec le laboratoire chargé de la production. Je peux assurer ma partie depuis Varsovie. La licence de la composition sera limitée aux produits convenus.

— Et si nous voulons élargir la gamme ?

— Nous négocierons un avenant.

— Et si la formule devient le fondement de toute la marque ?

— Dans ce cas, nous aurons encore plus de raisons de négocier un avenant.

Il s'adossa à sa chaise.

— J'aimerais que tu sois ici pendant la mise en production.

— Ce n'est pas nécessaire.

— À mon avis, si.

— Ton avis ne change rien à mon emploi du temps.

Lucjan se pencha sur les documents.

— Il ne s'agit pas seulement de technologie. Je veux que la personne qui crée le parfum comprenne cet endroit et les gens qui y travaillent.

— C'est pour cela que je suis venue. Mais je n'ai pas besoin de vivre à Valence pour comprendre le verger.

— Trois semaines, ce n'est pas beaucoup.

— C'est suffisant pour élaborer un concept.

Pendant quelques instants, nous nous regardâmes par-dessus la table. Sept ans auparavant, nos conversations se terminaient souvent de cette façon. Il voyait l'ensemble des obligations, moi les limites dont le franchissement avait son propre prix. Trop souvent, chacun de nous estimait que l'autre devait simplement comprendre.

— Je ne veux pas signer un contrat qui exclut d'emblée ta présence par la suite, finit-il par dire.

— Et moi, je ne signerai pas un contrat qui te donne le droit de l'attendre indéfiniment.

— Est-ce que chacune de mes propositions doit forcément te sembler être un piège ?

Je refermai mon ordinateur, bien que nous n'ayons pas terminé.

— Pas chacune. Seulement celles qui supposent que ma vie peut être réorganisée en fonction de tes besoins.

Un silence s'installa. Dehors, le bruit du moteur d'un tracteur et les voix des ouvriers qui commençaient leur journée nous parvinrent. Lucjan baissa les yeux vers une feuille, puis posa lentement son stylo.

— Tu as raison. J'aurais dû te demander quels étaient tes projets, dit-il. Au lieu de supposer que tu resterais si le travail était suffisamment intéressant.

Je ne m'y attendais pas. La réplique que j'avais préparée perdit toute sa raison d'être.

— J'ouvre mon propre atelier à Varsovie, expliquai-je. Dans quelques semaines. Tout est déjà en marche. Je ne

peux pas mettre ce projet entre parenthèses simplement parce qu'un autre calendrier arrangerait quelqu'un.

— Je sais que tu en rêvais.

— Avant, j'en rêvais. Maintenant, je le fais.

Il m'observa un instant, puis hocha la tête.

— Alors, félicitations.

Ce mot tout simple résonna avec une sincérité inattendue. J'eus envie de lui parler du local que j'avais trouvé à Powiśle, de ses grandes fenêtres lumineuses et de ses vieilles portes en bois que Marta tenait absolument à conserver. Au lieu de cela, je rouvris mon ordinateur.

— Nous pouvons trouver une solution raisonnable. Aujourd'hui, nous définirons le périmètre de la mission. Demain, je t'enverrai une proposition de calendrier. Si tu acceptes les conditions, nous commencerons.

— J'ai une condition.

Je sentis remonter ma résistance habituelle.

— Je t'écoute.

— Avant de choisir la direction du parfum, je veux te montrer toutes les parties du verger. Pas seulement celles dont tu te souviens. Beaucoup de choses ont changé, bien plus qu'on ne peut le voir depuis la route.

— On peut faire ça en deux jours.

— Il nous en faudra au moins quatre. Certains endroits ne sentent pas la même chose le matin et le soir. C'est toi qui me l'as appris.

Je ne pouvais pas contester cet argument sans renier ma propre méthode de travail.

— Quatre jours d'observation, acceptai-je. Mais compris dans les trois semaines. Et sans considérer ces promenades comme une invitation à parler de notre passé.

— Ce n'était pas mon intention.

— Bien.

— Même s'il sera difficile de faire semblant de ne pas se connaître.

Je levai les yeux.

— Je ne t'ai pas demandé de faire semblant.

Il sourit, plus franchement cette fois.

— Tant mieux. Tu n'as jamais été particulièrement convaincante à ce jeu-là.

Je ne lui donnai pas la satisfaction d'une réponse. Je revins aux documents, mais à partir de cet instant, j'entendis chacun des mouvements de sa chaise et le léger froissement du papier sous sa main. Il y avait là quelque chose d'insupportablement intime. Notre ancienne complicité n'avait pas besoin du moindre contact pour rappeler son existence.

Une heure plus tard, nous nous rendîmes à l'entrepôt, où étaient conservés les concentrés et les huiles autrefois utilisés pour fabriquer les sirops. Lucjan me montra des échantillons issus de différentes récoltes. La plupart étaient corrects, mais prévisibles. Ce ne fut que dans une petite bouteille portant une étiquette manuscrite que je trouvai la note que je cherchais.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un distillat de feuilles et de jeunes pousses. Nous en avons produit une petite quantité à titre expérimental.

Je dévissai le bouchon. L'odeur était verte, âpre, presque poivrée. En dessous se cachait une douceur délicate, comme la promesse d'un fruit qui n'aurait pas encore mûri.

— Qui a eu cette idée ?

— Ma mère. Elle a dit que, puisque nous ne pouvions pas vendre tous les fruits, nous devrions apprendre à utiliser aussi ce que nous avions toujours écarté jusque-là.

Je repensai aux caisses que j'avais vues la veille près de la camionnette de livraison.

— Quelle quantité pouvez-vous en produire ?

— Pour l'instant, pas beaucoup.

— Et à l'avenir ?

— Cela dépendra de notre capacité à lui trouver une utilisation.

Je l'examinai plus attentivement. Il parlait calmement, mais n'avait pas répondu à ma question concernant leurs véritables capacités de production.

— J'ai besoin de chiffres, pas d'espoirs.

— Tu les auras.

— Tous ?

— Tous ceux qui concernent le projet.

Je remarquai immédiatement cette dernière précision. Je n'avais toutefois aucune intention de me lancer dans une enquête sur les finances de sa famille. Mon travail consistait à créer un parfum, pas à sauver une entreprise.

Nous sortîmes. Le soleil avait déjà réchauffé les murs de pierre. Lucjan s'arrêta près des marches qui descendaient vers la partie basse du verger. Il désigna un groupe d'arbres poussant sur une légère élévation.

— Nous commencerons là demain. C'est la partie la plus ancienne de l'exploitation.

— Je m'en souviens.

— Je sais. Mais j'aimerais que tu la voies telle qu'elle est aujourd'hui.

Lorsqu'il se tourna vers moi, nous étions plus proches l'un de l'autre que la conversation ne l'exigeait. Je retrouvai l'odeur familière de sa peau, du savon et d'une note boisée. Elle était différente de celle dont je gardais le souvenir, et pourtant elle éveilla en moi la même envie de m'appuyer contre lui quelques instants et de cesser de surveiller chacune de mes paroles.

Je reculai d'un pas.

— Demain, à sept heures, dis-je. Nous prélèverons les meilleurs échantillons avant les grosses chaleurs.

— Je t'attendrai.

— Lucjan ?

— Oui ?

— Ce n'est pas parce que nous sommes capables de travailler ensemble que nous pouvons revenir à ce que nous étions.

Son visage devint grave.

— Je sais.

— Je veux en être certaine.

— Jowita, je ne t'ai pas invitée ici pour reconstruire notre ancienne vie.

J'aurais dû me sentir soulagée. Au lieu de cela, quelque chose se contracta douloureusement en moi.

— Très bien, répondis-je.

Je me dirigeai vers ma voiture, mais je me retournai une dernière fois près du portail. Lucjan était resté là où je l'avais laissé, les mains dans les poches. Il n'essayait pas de me retenir.

Ce ne fut qu'une fois sur la route que je compris ce qui m'avait le plus troublée dans notre conversation. Ce n'était pas son désir de me voir rester plus longtemps.

C'était le fait que, pendant un bref instant, j'avais moi-même eu envie de découvrir à quoi aurait ressemblé cette vie que nous nous étions autrefois refusée l'un à l'autre.

Chapitre 2 - Le goût des non-dits

Le lendemain, le verger m'accueillit avec une fraîcheur que je n'aurais pas imaginée à Valence. À sept heures du matin, la lumière commençait à peine à filtrer à travers les cimes des arbres, et la terre conservait encore l'humidité de la nuit. J'étais venue équipée pour plusieurs heures de prélèvements et une inspection minutieuse de la partie la plus ancienne de l'exploitation. La seule chose que je n'avais pas prévue, c'était que Lucjan prendrait mes exigences professionnelles aussi au sérieux.

Il m'attendait près du portail, avec deux paires de gants, des petits sacs en toile et un thermos.

— Du café, expliqua-t-il. Au cas où tu estimerais que j'essaie encore d'acheter tes bonnes grâces.

— Tout dépend de la qualité du café.

— Je l'ai préparé moi-même. Le risque est donc considérable.

Je souris avant de pouvoir m'en empêcher. Lucjan le remarqua, mais heureusement, il ne fit aucun commentaire. Il me tendit les gants et nous nous engageâmes sur un sentier étroit entre les arbres. Le silence matinal n'était pas absolu. On entendait les oiseaux, le grondement lointain de la route et les petits craquements des branches agitées par le vent. Tous les quelques pas, je m'arrêtais pour froisser des feuilles entre mes doigts ou examiner l'écorce d'un fruit.

Travailler avec lui se révéla étonnamment agréable. Il n'essayait ni de deviner mes besoins ni de m'expliquer mon propre métier. Lorsque je lui demandais le nom d'une variété

ou l'histoire d'une partie précise du verger, il répondait avec exactitude. Quand je me taisais, il me laissait réfléchir.

À mi-chemin, nous atteignîmes un muret derrière lequel les arbres poussaient de manière moins régulière. Entre eux apparaissaient de vieux canaux d'irrigation en pierre, partiellement recouverts de mousse.

— C'est ici que mon grand-père a commencé, expliqua Lucjan. À l'époque, toute la parcelle du bas n'existait pas encore.

Je m'accroupis près de l'un des canaux. La pierre dégageait une odeur d'humidité, d'algues et de fraîcheur minérale. Je sortis mon carnet.

— C'est intéressant.

— Le canal ?

— La façon dont il modifie l'air. Dans la partie précédente du verger, les notes dominantes étaient celles de l'écorce et du bois sec. Ici, il y a quelque chose de plus terreux.

Lucjan s'assit sur le muret.

— Quand j'étais petit, mon grand-père disait que c'était ici que le verger respirait.

Je le regardai.

— Je ne me souviens pas que tu m'aies raconté ça.

— Je ne t'ai pas tout raconté à l'époque.

Il avait prononcé ces mots naturellement, sans chercher à leur donner un double sens. Malgré cela, j'eus du mal à revenir à mes notes pendant quelques instants.

Nous poursuivîmes notre chemin jusqu'à un petit réservoir d'eau. À côté poussait un arbre au tronc